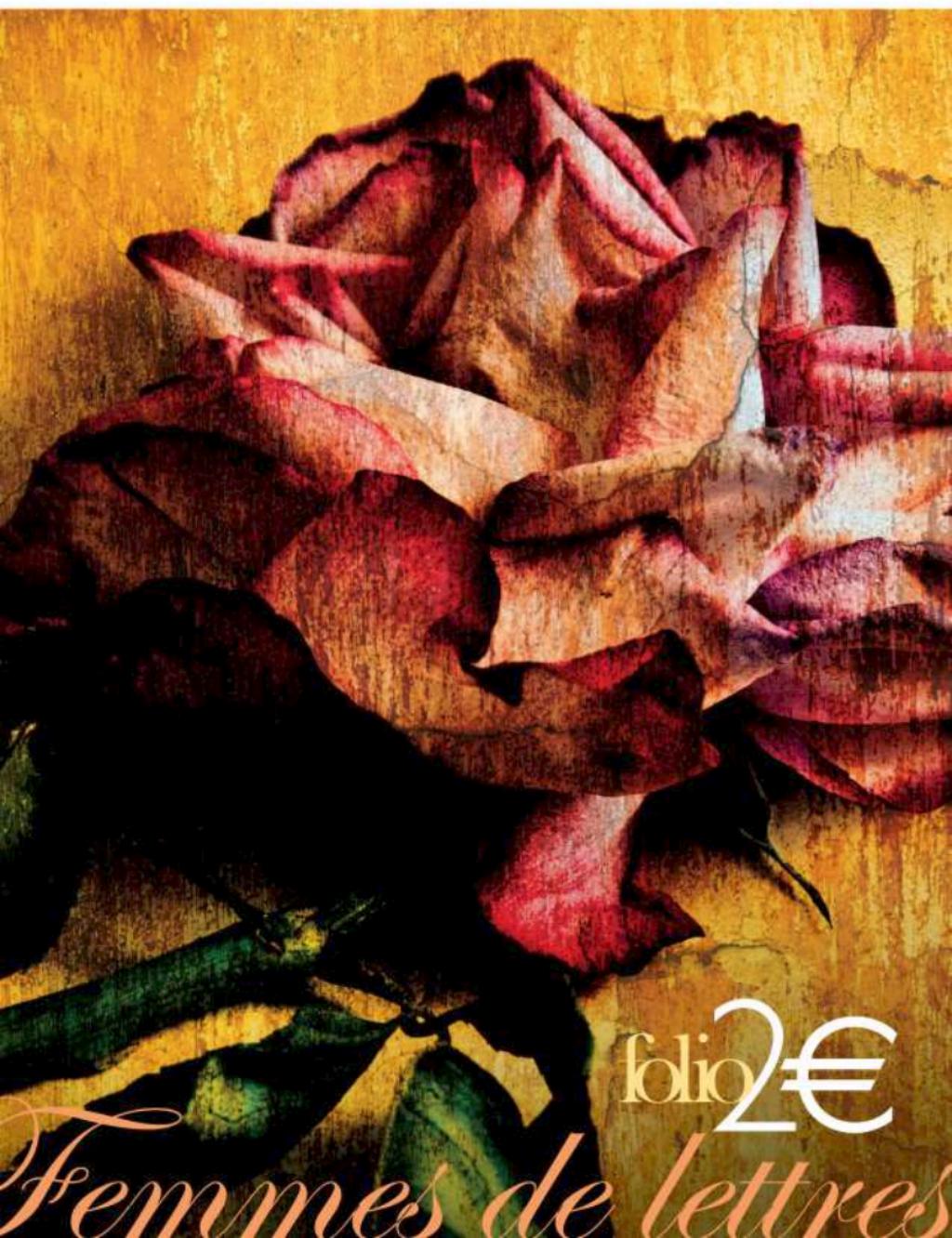


Villeneuve

Madame de

La Belle et la Bête



folio 2€

Femmes de lettres

C O L L E C T I O N F O L I O

Madame de Villeneuve

La Belle
et la Bête

ÉDITION ÉTABLIE ET PRÉSENTÉE
PAR MARTINE REID

Gallimard

Femmes de lettres

© *Éditions Gallimard, 2010.*

PRÉSENTATION

« Courage, la Belle ; sois le modèle des femmes généreuses ; fais-toi connaître aussi sage que charmante [...]. Tu seras heureuse pourvu que tu ne t'en rapportes pas à des apparences trompeuses. »

La Belle et la Bête évoque plus volontiers sans doute les somptueuses images du film de Jean Cocteau datant de 1946 (et la figure léonine de Jean Marais), ou le dessin animé produit par les studios Walt Disney en 1991, que le conte de Mme de Ville-neuve publié en 1740, au début du règne de Louis XV.

La version de l'histoire que les uns et les autres ont choisi d'adapter n'est d'ailleurs pas la sienne, mais celle de Mme Leprince de Beaumont. Auteur d'une œuvre considérable, cette dernière prit le parti de raccourcir sensiblement le conte de Mme de Ville-neuve (il s'arrête quand l'aveu d'amour de la Belle délivre la Bête de son sort) et de le joindre aux récits réunis dans le *Magasin des enfants*, ouvrage pédagogique publié à Londres en 1756. Le succès du volume et celui de la version succincte de *La Belle et la Bête*

qu'il contenait allaient rapidement éclipser le conte de Mme de Villeneuve, d'autant plus que celui-ci avait été publié anonymement. À travers ces deux versions, le XVIII^e siècle devait apprécier beaucoup une histoire inspirée par quelques mythes de l'Antiquité : Nivelle de La Chaussée adapta le conte de Mme de Villeneuve pour la scène en 1742, Marmontel fit de même pour l'opéra en 1771 avec le conte de Mme de Beaumont et Mme de Genlis en donna une version dans son théâtre d'éducation paru en 1779. Après eux, quelques auteurs du XIX^e siècle adapteront ou récriront le conte à leur tour, assurant à *La Belle et la Bête* la célébrité que l'on sait, mais ne se souciant guère de son premier auteur, définitivement dépossédé de son œuvre.

C'est à l'extrême fin du XVII^e siècle que les contes de fées ont été popularisés en France par Catherine d'Aulnoy et Charles Perrault. Le genre compta ensuite un nombre conséquent de femmes auteurs et connut un succès si considérable que bien des auteurs masculins imaginèrent d'en écrire, y compris Jean-Jacques Rousseau. Sous le titre *La Jeune Amériquaine et les contes marins*, Gabrielle de Villeneuve conçut le projet de placer dans un récit qui sert de cadre (le retour à Saint-Domingue d'une jeune créole et de son fiancé) une série de contes qui seraient racontés à tour de rôle par les passagers du bateau : en 1740 parurent les deux premiers volumes contenant *La Belle et la Bête*, histoire racontée par une femme de chambre à l'esprit délié, Mlle de Chon ; l'année suivante parurent les trois volumes contenant *Les Nayades*, conte cette fois par le capitaine du bateau ; à la fin de ce deuxième conte marin, l'auteur en annonce un troisième qui ne vit pas le

jour (retrouvé après sa mort, il fut publié sous le titre *Le Temps et la Patience*).

Veuve à vingt-six ans, bientôt ruinée, longtemps compagne de l'un des plus grands dramaturges du temps, Crébillon père, Gabrielle de Villeneuve a laissé à ses contemporains le souvenir d'une femme de grande taille, peu jolie, « le nez le plus long et les yeux les plus malinement ardents que j'ai vus de ma vie », si l'on en croit Louis-Sébastien Mercier. Venue tard à la littérature, elle est pourtant l'auteur d'une douzaine d'ouvrages généralement signés de la seule initiale de son patronyme, ce qui a compliqué les questions d'attribution. Choisissant tantôt la forme du conte, tantôt celle du roman, elle a laissé une œuvre de fiction qui, pour avoir sombré dans l'oubli comme bien des œuvres de femmes de cette époque, n'en mérite pas moins l'intérêt.

Dans *La Belle et la Bête*, Gabrielle de Villeneuve ne se contente pas d'exploiter le vieux motif de la métamorphose par amour. Elle mêle aux thèmes habituels du genre, parmi lesquelles la présence de fées et leurs rivalités incessantes, des références à la pastorale et au roman précieux, genres en vogue au XVII^e siècle. La Bête qu'elle imagine n'est pas un homme à tête de lion mais un monstre véritable, pourvu d'une trompe et couvert d'écailles, qui souffle et qui hurle, et qui ne possède ni grâce ni esprit de finesse : tout ce qu'il est capable de demander à la Belle est de coucher avec lui. Le château de la Bête n'est pas seulement une demeure étrange et luxueuse où les valets ont été changés en statues (ce dont se souviendra Cocteau), mais il contient des fenêtres sur le monde qui permettent à la Belle captive d'assister aux représentations de la Comédie-Italienne ou de l'Opéra, d'avoir vue sur la foire Saint-Germain

ou sur la promenade des Tuileries. Le monde s'est fait théâtre, le réel pure représentation. Mets délicieux, parures de tous les pays, instruments de musique, bibliothèque pour contenter « son grand goût de la lecture », oiseaux et singes pour la servir, tout concourt à donner au quotidien de la Belle les formes de la perfection. Le goût de l'époque en matière de mode et de décoration, les « singeries », l'intérêt pour l'optique et ses illusions, le souci de contenter les sens autant que l'esprit tissent la toile de fond d'un conte magnifique regorgeant de détails inventifs et de précisions cocasses. Consacrée à la rivalité des fées entre elles et à leurs étranges coutumes, la deuxième partie se transforme en récit des origines (celles de la Belle) et se conclut sur une vision merveilleuse où le couple formé par la Belle et la Bête (redevenue « gracieuse ») est invité à gouverner sagelement l'Île heureuse. Tout rentre ainsi dans l'ordre des contes : les animaux sont redevenus les hommes qu'ils étaient, la bonté et la beauté triomphent, les méchantes fées ont perdu la partie.

Par l'invention de *La Belle et la Bête*, Gabrielle de Villeneuve enrichit le domaine des contes de fées de l'un de ses plus beaux récits, dotant son héroïne d'une « force d'esprit qui n'est pas ordinaire à son sexe », comme elle prend soin de le souligner. Malgré les dangers et l'étrangeté des situations, la Belle prend son destin en main : généreuse, elle accepte de se substituer à son père auprès du monstre, comme elle accepte plus tard d'épouser la Bête parce qu'elle la voit souffrir. Si elle répond sans rougir au désir, elle ne boude pas non plus le plaisir de plaire et d'être en tout point contentée. Toutes-puissantes, les fées tentent de leur côté d'organiser comme elles peuvent la marche du temps et de régler le sort d'hu-

mains qui semblent avoir grand besoin de leur aide pour disposer dans leur existence des biens les plus chers : l'amour et la fidélité dans les épreuves, la beauté alliée à la bonté véritable, l'éternelle jeunesse. Fantasme d'une maîtrise et d'un pouvoir dont les femmes ne disposent guère dans la réalité du temps de Mme de Villeneuve mais que la conteuse, dans *La Belle et la Bête* comme dans ses autres récits, nourrit avec une remarquable obstination.

MARTINE REID

NOTE SUR LE TEXTE

La Belle et la Bête a paru dans l'ouvrage intitulé *La Jeune Amériquaine et les contes marins* par Madame de***, La Haye, aux dépens de la Compagnie, 1740. Celui-ci compte deux tomes, comprenant le récit cadre puis les deux parties de *La Belle et la Bête* (p. 51-188 et p. 1-204 respectivement). Le texte est précédé d'une dédicace à Mme Feydeau de Marville et d'une brève préface.

Nous reproduisons le texte de cette édition en modernisant la graphie et certains traits de ponctuation, en corrigeant quelques impropretés et coquilles manifestes. Pour des raisons de calibrage du volume, nous avons supprimé les premières pages appartenant au récit cadre (première partie, p. 1-50) et le récit intitulé « Histoire de la Bête » (deuxième partie, p. 60-111), dont nous résumons le contenu en leur lieu et place.

LA BELLE ET LA BÊTE

AVERTISSEMENT

De tous les ouvrages, ceux qui devraient le plus épargner au public la peine de lire une préface, et à l'auteur celle de la faire, ce sont sans doute les romans, puisque la plupart sont dictés par la vanité, dans le temps même que l'on mendie une honteuse indulgence ; mais mon sexe a toujours eu des priviléges particuliers, c'est dire assez que je suis femme, et je souhaite que l'on ne s'en aperçoive pas trop à la longueur d'un livre, composé avec plus de rapidité que de justesse. Il est honteux d'avouer ainsi ses fautes, je crois qu'il aurait mieux valu ne les pas publier. Mais le moyen de supprimer l'envie de se faire imprimer ? Et d'ailleurs lira qui voudra : c'est encore plus l'affaire du lecteur que la mienne. Ainsi loin de lui faire de très humbles excuses, je le menace de six contes pour le moins aussi étendus que celui-ci, dont le succès, bon ou mauvais, est seul capable de m'engager à les rendre publics, ou à les laisser dans le Cabinet.

Première partie¹

Dans un pays fort éloigné de celui-ci, l'on voit une grande ville, où le commerce florissant entretient l'abondance. Elle a compté parmi ses citoyens un marchand heureux dans ses entreprises, et sur qui la fortune, au gré de ses désirs, avait toujours répandu ses plus belles faveurs. Mais s'il avait des richesses immenses, il avait aussi beaucoup d'enfants. Sa famille était composée de six garçons, et de six filles. Aucun n'était établi. Les garçons étaient assez jeunes pour ne se point presser. Les filles trop fières des grands biens, sur lesquels elles avaient lieu de compter, ne pouvaient aisément se déterminer pour le choix qu'elles avaient à faire.

1. Reprenant un modèle littéraire bien rodé, le conte est précédé d'un cadre qui précise ses conditions d'énonciation (première partie, p. 1-50). Femme de chambre, Mlle de Chon raccompagne à Saint-Domingue sa maîtresse, une demoiselle de Robercourt, et le fiancé de celle-ci, le chevalier de Doriancourt, issus de nobles familles de Picardie. Alors que la traversée commence à lasser les voyageurs, la compagnie imagine de se distraire en écoutant des histoires. La première à en raconter est la femme de chambre de la noble demoiselle, Mlle de Chon : « Que [le voyageur] sache que tous les après-dîners chacun fait la *sieste*, ou ce qui convient à la sûreté de la navigation, et qu'à certaine heure commode pour tous, on se rend sur le *gaillard* ou dans la grande Chambre, où Mlle de Chon commence ainsi son discours. »

Leur vanité se trouvait flattée des assiduités de la plus brillante jeunesse. Mais un revers de fortune, auquel elles ne s'attendaient pas, vint troubler la douceur de leur vie. Le feu prit dans leur maison. Les meubles magnifiques qui la remplissaient, les livres de comptes, les billets, l'or, l'argent, et toutes les marchandises précieuses, qui composaient tout le bien du marchand, furent enveloppés dans ce funeste embrasement, qui fut si violent, qu'on ne sauva que très peu de chose.

Ce premier malheur ne fut que l'avant-coureur des autres. Le père à qui jusques alors tout avait prospéré perdit en même temps, soit par des naufrages, soit par des corsaires, tous les vaisseaux qu'il avait sur la mer. Ses correspondants lui firent banque-route ; ses commis dans les pays étrangers furent infidèles ; enfin de la plus haute opulence, il tomba tout à coup dans une affreuse pauvreté.

Il ne lui resta qu'une petite habitation champêtre, située dans un lieu désert, éloignée de plus de cent lieues de la ville, dans laquelle il faisait son séjour ordinaire. Constraint de trouver un asile loin du tumulte, et du bruit, ce fut là qu'il conduisit sa famille désespérée d'une telle révolution. Surtout les filles de ce malheureux père n'envisageaient qu'avec horreur la vie qu'elles allaient passer dans cette triste solitude. Pendant quelque temps, elles s'étaient flattées, que quand le dessein de leur père éclaterait, les amants qui les avaient recherchées, se croiraient trop heureux de ce qu'elles voudraient bien se radoucir.

Elles s'imaginaient qu'ils allaient tous à l'envi briguer l'honneur d'obtenir la préférence. Elles pensaient même qu'elles n'avaient qu'à vouloir pour trouver des époux. Elles ne restèrent pas longtemps

dans une erreur si douce. Elles avaient perdu le plus beau de leurs attraits, en voyant comme un éclair disparaître la fortune brillante de leur père, et la saison du choix était passée pour elles. Cette foule empressée d'adorateurs disparut au moment de leur disgrâce. La force de leurs charmes n'en put retenir aucun.

Les amis ne furent pas plus généreux que les amants. Dès qu'elles furent dans la misère, tous sans exception cessèrent de les connaître. On poussa même la cruauté jusqu'à leur imputer le désastre qui venait de leur arriver. Ceux que le père avait le plus obligés furent les plus empressés à le calomnier. Ils débitèrent qu'il s'était attiré ces infortunes par sa mauvaise conduite, ses profusions, et les folles dépenses qu'il avait faites, et laissé faire à ses enfants.

Ainsi cette famille désolée ne put donc prendre d'autre parti que celui d'abandonner une ville, où tous se faisaient un plaisir d'insulter à sa disgrâce. N'ayant aucune ressource, ils se confinèrent dans leur maison de campagne, située au milieu d'une forêt presque impraticable, et qui pouvait bien être le plus triste séjour de la terre. Que de chagrins ils eurent à essuyer dans cette affreuse solitude ! Il fallut se résoudre à travailler aux ouvrages les plus pénibles. Hors d'état d'avoir quelqu'un pour les servir, les fils de ce malheureux marchand partagèrent entre eux les soins et les travaux domestiques. Tous à l'envi s'occupèrent à ce que la campagne exige de ceux qui veulent en tirer leur subsistance.

Les filles de leur côté ne manquèrent pas d'emploi. Comme des paysannes, elles se virent obligées de faire servir leurs mains délicates à toutes les fonctions de la vie champêtre. Ne portant que des habits de laine, n'ayant plus de quoi satisfaire leur vanité,

ne pouvant vivre que de ce que la campagne peut fournir, bornées au simple nécessaire, mais ayant toujours du goût pour le raffinement et la délicatesse, ces filles regrettaien sans cesse et la ville et ses charmes. Le souvenir même de leurs premières années, passées rapidement au milieu des ris et des jeux, faisait leur plus grand supplice.

Cependant la plus jeune d'entre elles montra, dans leur commun malheur, plus de constance et de résolution. On la vit par une fermeté bien au-dessus de son âge prendre généreusement son parti. Ce n'est pas qu'elle n'eût donné d'abord des marques d'une véritable tristesse. Eh ! qui ne serait pas sensible à de pareils malheurs ! Mais après avoir déploré les infortunes de son père, pouvait-elle mieux faire que de reprendre sa première gaieté, d'embrasser par choix l'état seul dans lequel elle se trouvait, et d'oublier un monde dont elle avait, avec sa famille, éprouvé l'ingratitude, et sur l'amitié duquel elle était si bien persuadée qu'il ne fallait pas compter dans l'adversité ?

Attentive à consoler son père et ses frères par la douceur de son caractère et l'enjouement de son esprit, que n'imaginait-elle point pour les amuser agréablement ? Le marchand n'avait rien épargné pour son éducation et celle de ses sœurs. Dans ces temps fâcheux, elle en tira tout l'avantage qu'elle désirait. Jouant très bien de plusieurs instruments, qu'elle accompagnait de sa voix, c'était inviter ses sœurs à suivre son exemple, mais son enjouement et sa patience ne firent encore que les attrister.

Ces filles, que de si grandes disgrâces rendaient inconsolables, trouvaient dans la conduite de leur cadette une petitesse d'esprit, une bassesse d'âme, et même de la faiblesse à vivre gaiement dans l'état où

<u>Présentation</u>	<u>7</u>
<u>Note sur le texte</u>	<u>13</u>
<u>LA BELLE ET LA BÊTE</u>	<u>15</u>

APPENDICES

<u>Éléments biographiques</u>	<u>139</u>
<u>Repères bibliographiques</u>	<u>141</u>



La Belle et la Bête Madame de Villeneuve

Cette édition électronique du livre
La Belle et la Bête de Madame de Villeneuve
a été réalisée le 10 janvier 2014
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070349593 - Numéro d'édition : 260501).
Code Sodis : N61264 - ISBN : 9782072535970
Numéro d'édition : 263754.